Un cantonnier

Autor(en): **Francken, W.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **61 (1952)**

Heft 2

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-555826

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

De la poche d'un médecin de campagne

UN CANTONNIER

Par le Dr W. Francken

Lorsque, à la campagne, il fait un tout vilain temps, on ne voit guère dehors que les facteurs, les docteurs, les cantonniers. Aussi se crée-t-il entre ces trois hommes une sorte d'amitié muette, un accord tacite devant les mêmes obstacles à vaincre.

La route — comme le langage — c'est quelque chose qui, en permettant les contacts, unit les hommes ou les oppose. Les hommes, grâce à elle, se touchent; mais leurs intérêts aussi se touchent et sont causes de conflits. La route est — comme le langage — chose établie en apparence, mais, infiniment variable au fond. Pour s'en rendre compte, il faut la regarder bien, il faut la regarder longtemps, il faut la vivre. Que de changements au cours des années! Il y a par exemple «les corrections». Pour «corriger» un petit tournant, combien a-t-il fallu d'accidents? On les enregistre avec le même soupir résigné à ne rien changer, jusqu'au jour où un député s'y casse le bras. Alors, enfin, on modifie le tracé...

Un homme qui a vécu sa route, qui l'a aimée vraiment — comme le médecin aime un malade qui lui a donné bien du mal — c'est mon ami Paul, le cantonnier.

L'Etat lui avait confié un certain parcours, joli serpent de chemin sans pente exagérée, sans ponts ni précipices, conduisant dans un doux pays. Le charretier pouvait y marcher derrière son char ou se laisser porter par lui tout en fumant sa pipe sans guère tenir compte des automobilistes impatients, assez rares par là.

Cette quiétude, c'était bon pour l'été. Car en hiver, autre chanson! Si la théorie de la relativité trouve une application directe, c'est dans l'expression de la distance: un tout petit bout de chemin, de cent mètres, devient dans certaines circonstances d'une longueur incroyable.

Dans les plus mauvais moments, mon cantonnier se trouvait toujours au bon endroit, pour rendre service. De forte taille, il paraissait encore plus grand lorsque sa silhouette se détachait en noir sur la neige éclatante. Avec sa pelle sur l'épaule — que de loin on pouvait prendre pour un fusil — son ample vareuse militaire et sa grosse moustache couverte de glaçons, il ressemblait à un soldat de la Grande Armée en pleine retraite de Russie. Je le trouvais en armes au premier tournant, en train d'enlever la neige en «gonvière» qui remplissait tout le vide de la route, entre les deux haies. Dix degrés en dessous de zéro. La bise hurlait, sifflait, soulevait des tourbillons de fine neige en aiguilles qu'elle nous jetait à la figure, nous coupant la respiration.

— «Hein, docteur, ça ne sent pas le renfermé!» me criait joyeusement l'ami Paul.

C'était un solitaire, qui bien rarement consentait à se faire aider. Il luttait tout seul, dès le jour et jusqu'à la nuit. Quand il avait réussi à «ouvrir sa route», il était beau, il était grand! C'était le geste de l'homme qui ouvre sa porte non pour se retirer mais pour qu'on vienne à lui librement.

Il avait une femme avec qui il vivait en bonne harmonie. Il avait deux filles qui se marièrent. Puis il devint veuf.

Dessin d'H. Meylan

Sa femme morte, ses enfants établis, il resta seul avec sa route qui devint toute sa raison d'être. Comme il en réparait avec amour toutes les blessures! Qu'une trombe d'eau y eût creusé un sillon, à peine l'averse apaisée, il était là. Là aussi pour refouler derrière son cordeau les herbes indiscrètes, prêtes à envahir; pour tailler avec art les haies de sapin, bien arrondies sous ses cisailles; pour ramasser les pierres dégringolées des talus; pour donner un coup de main à un charretier empêtré; pour enlever la neige devant l'auto du docteur, et, avec un bon sourire, la voir repartir en cahotant sur les vagues gelées.

Mais hélas, un jour vint où l'inexorable loi l'obligea à prendre sa retraite.

Il était seul. Il était infiniment discret. Il ne voulait dépendre de personne. Il avait fini de servir. Sa route n'avait plus besoin de lui, pas plus que ses enfants. On avait nommé un autre cantonnier.

Un matin, on le trouva mort, pendu derrière sa maison.